

# Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **4 (1896)**

Heft 13

PDF erstellt am: **10.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

## BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

### I. Bibliographie française.

**Les Origines de la Scolastique et Hugues de Saint-Victor,**  
*par M. l'abbé A. MIGNON, prof. au Mans, 2 vol. in-8°; Paris,*  
*Lethielleux, 1895, 12 fr.*

M. Mignon écrit clairement et agréablement; toutefois il délaie. S'il eût serré son sujet, un seul volume lui eût suffi et amplement. Il a de la méthode dans la composition et son ouvrage est bien distribué. Il a su distinguer la raison et la foi, la philosophie et la théologie, et même la théologie naturelle et la révélation. Il estime la raison et la science, et n'est nullement « cornificien », comme on disait au XII<sup>e</sup> siècle. Il a la hardiesse de se séparer non seulement de M. Hauréau, mais aussi du cardinal Gonzalez, auteur d'une « Histoire de la philosophie », qui « nous paraît, dit M. Mignon, entièrement méconnaître la doctrine clairement professée par H. de St-V. dans ses ouvrages didactiques (I, 117). » M. Mignon cherche à venger son héros contre ceux qui lui ont attribué « une sorte de traditionalisme, de mysticisme antiscientifique d'après lequel l'âme humaine acquiert la connaissance non par l'exercice régulier de son intelligence, mais par la pureté, la prière et le ravissement de l'extase (p. 74). » « Nous ne voulons rien exagérer, ajoute-t-il; nous ne prétendons certes pas que Hugues ait été un péripatéticien parfait, mais s'il n'a pas donné dans tous ses détails et avec toute sa rigueur philosophique le système d'Aristote, nous le croyons cependant bien plutôt disciple du philosophe de Stagire que du fondateur de l'Académie, et nous

sommes convaincu qu'il a très activement frayé la voie aux docteurs du XIII<sup>e</sup> siècle (p. 113—121).»

C'est là un des côtés neufs de sa thèse. Un autre consiste à montrer Pierre Lombard non seulement s'inspirant, dans ses *Livres des Sentences*, de la *Somme des Sentences* de Hugues, mais en prenant la substance, « non pas des phrases seulement, mais des chapitres, des livres entiers, presque toutes les parties de la *Summa*, fond et forme, les idées et les mots », sauf l'ordre qui est quelquefois nouveau (p. 181—182). Ceci est intéressant.

M. Mignon s'applique, avec érudition, à montrer les essais de systématisation de la théologie au XII<sup>e</sup> siècle, le milieu dans lequel Hugues a vécu et travaillé, la place qu'il a prise parmi les nombreux théologiens de son temps, le rôle qu'il a joué, ce qu'il a emprunté à Anselme du Bec, les idées propres qu'il a émises sur certains points, etc. Cet ouvrage est certainement l'un des plus sérieux qui aient été écrits sur le mouvement théologique à cette époque.

Toutefois, que l'auteur veuille bien me permettre quelques observations.

D'abord, le titre de son ouvrage est-il bien exact? N'est-il pas trop restreint ou trop étendu? Si l'on fait dater la scolastique du XII<sup>e</sup> siècle, ne pourrait-on pas dire: les Origines de la Scolastique *et Guillaume de Champeaux, et Abélard, et Pierre Lombard*, aussi bien que les Origines de la Scolastique *et Hugues de Saint-Victor*? Si on la fait remonter au XI<sup>e</sup> siècle (et n'est-ce pas l'opinion de M. Mignon?), ne pourrait-on pas dire: les Origines de la Scolastique *et Lanfranc, et Anselme du Bec*? Enfin, si l'on place les véritables origines de la Scolastique au IX<sup>e</sup> siècle (et n'est-ce pas le point de vue le plus juste?), ne pourrait-on pas dire: les origines de la Scolastique *et Scot Erigène, et Paschase Radbert, et Nicolas I<sup>er</sup>*? — Dès lors, n'eût-il pas mieux valu dire simplement: Hugues de Saint-Victor et le mouvement théologique au XII<sup>e</sup> siècle?

Ensuite, l'auteur ne s'est pas méfié de l'engouement artificiel que Léon XIII a remis à la mode pour le moyen âge; il n'a pas remarqué que, si cet engouement était romantique en 1830, il n'est que romanesque aujourd'hui; insuffisamment versé dans la doctrine des Pères et même dans la théologie du IX<sup>e</sup> et du XI<sup>e</sup> siècle, il n'a pas compris que la scolastique, comme système doctrinal, a été une déviation du dogme ca-

tholique de l'ancienne Eglise. Il a accepté les yeux fermés et sans aucun contrôle les préjugés et les jugements de parti pris des théologiens de son Eglise, d'après lesquels il est « reçu », d'une part, que Scot Erigène, Bérenger, Roscelin, Abélard, étaient des hérétiques; que leurs adversaires étaient les vrais catholiques; que les Grecs étaient des schismatiques; que c'est Michel Cérulaire qui a « consommé le schisme grec », et non Léon IX; que c'est « l'ambition et la mauvaise foi des patriarches d'Orient (p. 151) », et non celles des papes, qui ont rompu l'unité de l'Eglise; et, d'autre part, que les théologiens scolastiques, même ceux du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle, ont été des penseurs admirables, des génies profonds, etc. M. Mignon est malheureusement tombé en plein dans cette banalité et cette ornière. Les grandes injures contre ses adversaires et les grandes louanges envers ses amis ne lui coûtent rien. Il déclare Scot Erigène « un faux savant, un sophiste (p. 49) », Bérenger et Roscelin des « blasphémateurs », etc. Et, au contraire, Pierre Lombard est appelé « le grand théologien (p. 15) »; Hugues de Saint-Victor « un théologien scolastique de premier ordre », et cela, parce qu'il enseignait la grammaire, la rhétorique et les autres arts libéraux (p. 19). M. Mignon parle de « la profondeur de son génie », de « la profondeur de sa science », de « l'éclat de sa parole »; il dit: « ce profond penseur, cet autre Augustin! » Il découvre dans le *de Grammatico* d'Anselme de Cantorbéry « une science remarquable (p. 45) »; dans Anselme de Laon « de la science et du génie (p. 154). » Il prend au sérieux les qualificatifs emphatiques du XII<sup>e</sup> siècle et répète avec Guibert de Nogent qu'Anselme de Laon a été la lumière du monde latin, *latini orbis lumen!* Il appelle Odon de Cambrai « un docteur aussi éminent (p. 45)! » Il dit de la traduction de l'*Organum* d'Aristote par Boèce: « ce trésor incomparable (p. 47). » Il parle des « savantes écoles d'Angleterre au neuvième siècle (p. 49). » Il exalte l'école de Reims, « si brillante au dixième siècle sous Gerbert (p. 155). » Il exalte non moins Liège, « une ville théologique avec des maîtres comme Alger et Etienne! » Paris, vers 1108, lui paraît « si florissant déjà dans les belles-lettres (p. 156). » Il loue la « brillante dissertation » de Guillaume de Champeaux sur la nature de l'âme et ses opérations (p. 51). Il revient maintes fois à Anselme de Cantorbéry, qu'il appelle « le fondateur de la métaphysique au

moyen âge», dont les écrits sont « admirables, étonnants, immortels », et qu'il déclare avoir atteint « jusqu'aux sommets de la science » ; etc.

C'est malheureusement dans cet esprit et dans cette absence de contrôle qu'a été conçu cet ouvrage ; et c'est ainsi que l'auteur, dès sa première page, a pu dire des scolastiques, évidemment sans se douter du ridicule de son assertion : « C'étaient des géants, ces hommes qui ont fondé la philosophie chrétienne et la théologie didactique, qui nous ont laissé des monuments si durables de leur science et de leur génie ; et nos petits manuels de philosophie, tous nos traités de théologie sont bien peu de chose, comparés aux ouvrages d'Albert le Grand, à la Somme de saint Thomas et aux commentaires de Cajétan ou de Suarez. » Ainsi, à en croire M. Mignon, il n'y aurait eu avant les scolastiques ni philosophie chrétienne, ni théologie didactique. Heureusement, à la page 161, M. Mignon s'est démenti lui-même en ces termes : « Les docteurs d'Alexandrie surent unir les explications philosophiques et les arguments de raison aux preuves d'autorité ; plus tard, saint Grégoire de Nysse, dans sa réfutation d'Eunomius et d'Apollinaire, mit en usage toutes les ressources de la dialectique contre ces habiles sophistes. St-Augustin, entre tous, employa merveilleusement tout ce que lui fournissait une science philosophique très profonde et très étendue pour établir le dogme catholique et détruire l'erreur des donatistes, des manichéens et des pélagiens. Enfin St-Jean Damascène, dans l'exposition et la défense de la foi, fut non seulement un très grand théologien, mais encore un métaphysicien de premier ordre<sup>1)</sup>. » Quant aux Albert, aux Thomas d'Aquin, aux Cajétan et aux Suarez, loin de moi la pensée d'amoindrir en quoi que ce soit leur talent, leurs efforts, leur puissance de travail, leur subtilité d'esprit et leur ingéniosité, mais la plupart de leurs thèses sont aujourd'hui percées à jour, et essayer de les maintenir c'est ignorer les découvertes infiniment plus précieuses des théologiens du XIX<sup>e</sup> siècle. Comment oser comparer nos œuvres de critique biblique et d'exégèse contemporaine avec celles d'un Hugues de Saint-Victor « admettant la division de l'A. T. en 22 livres *suivant le nombre des lettres hébraïques* (5 livres de la loi, 8 des prophètes et 9 des hagiographes) ? »

---

<sup>1)</sup> Voir aussi p. 170.

Que M. Mignon oublie un instant ses prétendus « géants » ; et, pour revenir à une saine appréciation des scolastiques, qu'il veuille bien réfléchir sur ses propres aveux. N'a-t-il pas avoué que, « à part la logique, Alcuin a omis tout ce qui, dans la classification moderne, s'appelle, à proprement parler, la philosophie (p. 36)? » N'a-t-il pas avoué que « la métaphysique, la science des causes premières, n'avait alors pas de place marquée dans le programme des écoles et qu'on n'avait presque rien des anciens philosophes (p. 48)? » N'a-t-il pas avoué que, même après Scot Erigène, « la métaphysique est restée dans l'oubli pendant de longues années (p. 50) » ; qu'en étudiant les *Opera didascalica* d'Alcuin, on constate qu'« évidemment ce n'est pas l'œuvre d'un maître, mais tout au plus le travail d'un débutant (p. 43) » ; que Raban Maur « est encore bien élémentaire et très incomplet (p. 44) » ; que son *De Universo* et son *De Institutione clericorum* sont « vraiment trop élémentaires pour avoir une utilité sérieuse (p. 170) » ; que les *Flores sententiarum ac quaestionum* d'Anselme de Laon (cette « lumière du monde latin »), ainsi que les *Fragments* et les *Sentences* de Guillaume de Champeaux, ne sont guère que des morceaux détachés et qu'« on n'y trouve pas le corps de la doctrine (p. 171) » ; que l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun, vers 1115, tout en réalisant un progrès, n'était qu'« une sorte de catéchisme plutôt qu'un ouvrage de théologie » ?

C'est encore M. Mignon qui écrit ceci : « Au XII<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas encore de chaire de métaphysique dans les écoles ; on avait seulement ajouté aux divisions anciennes la morale et la physique ; mais l'une et l'autre étaient enseignées sans grand succès, la morale restait presque complètement théologique, et la physique se réduisait à des aperçus plus ou moins sérieux, à quelques considérations sur les lois de la nature extérieure et les conditions du corps humain (p. 37). »

Et c'est cette époque qu'on nous représente comme une époque de « géants », cette époque où, en fait d'ouvrages philosophiques anciens, « on n'était pas mieux pourvu qu'au X<sup>e</sup> siècle (p. 42) » ; où « seule la logique était l'objet de l'enseignement public » et où il n'y avait pas encore d'écoles proprement dites en philosophie (p. 52) !

Même le grand homme de M. Mignon, même « le profond génie » qui avait nom Hugues de Saint-Victor, qu'était-il au

fond? Écoutons M. Mignon. « Avouons-le, dit-il avec une sincérité qui l'honore, toute son étude sur la constitution des êtres matériels est d'ordre inférieur; elle révèle un étudiant plutôt qu'un maître, un élève désireux d'avoir l'abrégé de ce qui est enseigné dans les écoles plutôt que le philosophe qui fait passer les systèmes à l'épreuve d'une critique sérieuse. Même on trouve sur l'origine du monde, avec des obscurités, trop de brièveté dans l'argumentation; ajoutons à cela l'absence de toute préoccupation sur le caractère ou la constance des lois qui régissent la nature visible, sur les notions de temps et d'espace (p. 101)... Nous devons avouer notre embarras lorsqu'il s'agit de déterminer quelle fut la doctrine de Hugues de Saint-Victor sur la nature de l'homme (p. 102)... Hugues parle de toutes ces questions en homme qui sait beaucoup (?), mais on ne peut lui pardonner d'avoir presque toujours laissé de côté l'argumentation (p. 106)... Hugues n'a pas laissé de traité purement philosophique sur la morale (p. 143). »

Bien plus, sur certains points, Hugues de Saint-Victor paraît suspect et même erroné à M. Mignon, qui semble pourtant se douter que la scolastique est une théologie nouvelle, dont l'accord avec celle des Pères n'est pas évident par lui-même. « Le traité *De Sacramentis christianae fidei*, qui, dit-il, laissait presque entièrement de côté l'argument patristique, n'était pas de nature à montrer comment les doctrines de la théologie nouvelle ne différaient pas de l'enseignement des Pères, comment les mêmes questions avaient de tout temps sollicité l'attention des docteurs de l'Eglise (p. 180). » M. Mignon trouve même que l'idée que Hugues de Saint-Victor se faisait des « livres divins » n'était pas exacte. Selon Hugues, « il y a des ouvrages composés par des hommes religieux et sages qui, bien que non approuvés par l'Eglise universelle, sont pourtant comptés parmi les Livres divins, parce qu'ils ne s'éloignent pas de la foi catholique et qu'ils enseignent des choses utiles. » Or, dit M. Mignon, « il y a dans toutes ces paroles une confusion inexplicable qui fausse complètement le sens des mots *Livres saints*, *Livres divins*, considérés au point de vue des sources de notre foi. On serait en droit, d'après ces notions, de classer parmi les Livres divins des ouvrages de St-Athanase, de St-Augustin, à plus forte raison les décrétales des papes, tous les livres écrits avec l'assistance divine ou simplement

sous l'influence du mouvement pieux; même les livres où n'est pas offensée la doctrine catholique, pourvu seulement qu'ils exposent quelque point de dogme et les préceptes de la morale, seraient des livres divins au sens théologique du mot. Une définition pareille doit logiquement conduire à des conclusions inexactes, et en effet Hugues n'a pas trahi ce début; nous parlerons d'une théorie personnelle à lui qui dénote des idées complètement fausses sur la notion des Livres saints (p. 213). » Et encore: « Le N. T., d'après Hugues, se divise comme l'Ancien en trois ordres: les Evangiles, les Apôtres et les Pères. Les écrits des Pères, ce sont les décrétales des papes qu'il appelle canoniques ou *regulares*, et les ouvrages des docteurs comme St-Jérôme, St-Athanase, St-Augustin. Ainsi, pour notre Victorin, il faut recevoir les décrets des papes et des conciles, les traités de certains auteurs ecclésiastiques au même titre que les *hagiographes* de l'A. T.!... En somme, dans cette thèse sur le canon des Livres saints, Hugues refuse absolument aux écrits de l'A. T. sur lesquels les plus hardis des anciens docteurs proposaient seulement un doute, aux *αντιλεγόμενα*, le caractère de divinité et d'inspiration; et il donne aux livres des écrivains ecclésiastiques, en les comparant aux hagiographes de l'A. T., un caractère de divinité que la théologie d'aucune époque ne leur a reconnu (p. 217—218). » Etc.

Bref, que de griefs à élever contre la théologie de Hugues non moins que contre sa philosophie! M. Mignon, jugeant cette dernière, dit lui-même: « Que de lacunes encore dans cet enseignement qui pourtant doit être considéré comme la synthèse la plus complète de la métaphysique à cette époque! C'est en vain qu'on y chercherait une ontologie, *cette philosophie première qui sert de base à toutes les autres parties de la science humaine*. Sur la nature il n'y a guère qu'une *ébauche*, et sur l'âme, combien de problèmes posés qui ne sont pas résolus, combien de solutions indiquées qui manquent de preuves définitives! La science est *commencée*, mais elle n'est pas faite (p. 144). »

Il faut remercier M. Mignon d'avoir eu le courage de faire de tels aveux, et d'avoir ainsi montré lui-même comment ceux qu'il a tout d'abord, par ouï-dire traditionnel, appelés des « géants », ne sont que des géants aux pieds d'argile. Plus M.



Mignon étudiera sérieusement la scolastique dans ses vraies origines, plus il sera, croyons-nous, de cet avis.

E. MICHAUD.

---

**La Cité moderne, métaphysique de la sociologie**, par J. IZOLET, *prof. de philosophie*; Paris, Alcan, 1895, 1 vol. in-8°, 691 p., 10 fr.

Peut-être M. Izoulet aurait-il été plus clair en intitulant son livre: *Du principe de solidarité dans la société*, ou encore, *De l'association, de sa puissance et de ses effets dans la nature et dans la société*. Quoi qu'il en soit, il n'a nullement voulu parler ni de la cité comme circonscription territoriale, ni de la cité comme administration. Il a simplement voulu donner un relief nouveau à cette vieille vérité: « l'union fait la force », et il en a expliqué les conditions. Selon lui, le grand problème social, c'est d'équilibrer justement l'élite et la foule dans la cité et dans la société; c'est d'éviter l'éviction de l'élite par la foule, et aussi l'éviction de la foule par l'élite: l'élite est le cerveau de l'organisme social, comme le cerveau est l'élite de l'organisme animal.

En ces temps d'anarchie, ce livre est éminemment utile. Il est aussi d'un intérêt palpitant, non seulement par le fond des idées, mais encore par la forme nouvelle dont l'auteur les a revêtues. Depuis que le Christ a prêché aux hommes la fraternité universelle et que St-Paul leur a répété que nous sommes tous un seul corps dont le Christ est la tête, l'unité du genre humain, la solidarité humaine, l'humanitarisme sont des vérités religieuses banales. Mais qu'il y a loin de leur affirmation religieuse et dogmatique à leur affirmation philosophique et scientifique, et surtout à leur application politique et sociale! C'est à les mettre en lumière *philosophiquement* et *scientifiquement* que M. Izoulet s'est appliqué. Il l'a fait avec une maîtrise, une originalité et une profondeur, qui, je crois, n'ont pas encore été atteintes. Il a pour lui, outre le don clair de l'analyse et de la dissection, le don brillant de la synthèse: synthèse courte comme une vision, qui frappe le regard, séduit l'imagination, provoque la réflexion. Il a aussi le don du style vivant: sa pensée est brève et pleine, son exposition méthodique, sa phrase tourne facilement d'elle-même à la sentence. Il parle et

il burine plus encore qu'il n'écrit; il jette comme en se jouant ses maximes et ses aphorismes, qui sont pour lui monnaie courante et jeu de philosophe. Le livre est un véritable enchantement.

Toutefois, si je parle de son livre ici, ce n'est pas à cause de la rare beauté de la langue éminemment philosophique dans laquelle il est écrit, mais bien parce qu'il y est aussi question de l'âme, de Dieu, de la religion, du christianisme. On lira avec profit sa démonstration de Dieu comme substance fondamentale, comme cause première et comme fin suprême (p. 299—302); sa manière d'expliquer la création (p. 537—541); ce qu'il dit du dualisme religieux et du monisme religieux, et la définition nouvelle qu'il donne du panthéisme en montrant qu'il ne saurait être la confusion de la nature et de Dieu, mais bien leur distinction et leur conciliation (p. 632—640). Ce sont là de très grosses questions, qui exigeraient de longues explications. M. Izoulet a certainement senti qu'il n'a fait que les effleurer, car il annonce, pour compléter ce premier ouvrage, deux autres ouvrages qui seront intitulés: «le Christianisme et la Révolution» et «l'Eglise et l'Etat». J'ai dit ailleurs combien ses théories sur l'âme, soit au point de vue de la substantialité, soit à celui de l'immortalité, me paraissent erronées et inadmissibles<sup>1</sup>). Qu'il veuille bien me permettre ici quelques simples observations sur quelques passages concernant le christianisme.

Il dit p. XV: «Le Christianisme est allé jusqu'à nier le droit de l'élite..., et en bien des cas il a poussé son juste esprit démocratique jusqu'à l'erreur démagogique.» Au lieu du «christianisme», qui est la doctrine même du Christ, n'aurait-il pas été plus exact de dire: «certains clergés ou certains laïques?» M. Izoulet a confondu le christianisme avec ceux qui l'ont mal compris et mal pratiqué.

P. 247, il n'a pas compris la sublime beauté du *fiat lux* de la *Genèse*, et l'idée de la toute-puissance divine que ces deux mots si simples expriment si admirablement. Si quelques-uns les ont interprétés dans le sens d'une puissance capricieuse attribuée à Dieu, et dans le sens de formations subites et improvisées, résultant d'une violation des lois de la nature, la

---

<sup>1</sup>) Voir le *Confédéré* (de Fribourg), nos des 3, 6 et 10 novembre 1895.

faute n'en est nullement à la *Genèse*, mais uniquement à ses faux interprètes.

P. 250, s'élevant avec raison contre l'appel à la violence, à la révolution et au coup d'état, il ajoute: « C'est l'appel au tribun ou au dictateur, l'appel au sauveur; c'est l'idée *messianique*, c'est l'esprit antiscientifique, c'est la foi au *miracle*. » N'aurait-il pas été mieux d'écarter les idées de messie et de miracle, ou, si l'auteur y tenait absolument, de dire: C'est l'idée messianique *mal appliquée*, c'est la foi au miracle *comme violation des lois de la nature*. Telle a été sans doute la pensée de M. Izoulet.

M. Izoulet n'a certainement pas voulu non plus parler strictement lorsqu'il a dit (p. 136) que, par la raison, par le verbe, par le logos, par la pensée supérieure, l'homme est « consubstantiel » à Dieu; car, plus loin (p. 140), il n'enseigne pas la divinité du verbe humain, qu'il dit être seulement « presque » divin. Il n'explique pas d'ailleurs ce qu'est la substance et il prend évidemment le mot « consubstantiel » dans un sens poétique et métaphorique.

P. 302—306, examinant si l'homme primitif (non l'anthropoïde animal qui n'était pas un homme, mais le véritable *homme* primitif) avait l'idée de Dieu, il montre avec raison qu'il n'a pas pu avoir « notre » idée de Dieu, qui est une idée éminemment philosophique et scientifique, mais il ne montre pas assez que, comme être raisonnable et raisonnant, l'*homme* primitif a dû avoir une idée, vague et incomplète sans doute, mais une idée, d'une cause première et supérieure.

Quoi qu'il en soit d'autres passages sur lesquels des explications seraient nécessaires, saluons, nous, catholiques-chrétiens, dont le catholicisme n'est pas la soumission à l'individu appelé pape, mais seulement l'universalisme chrétien, saluons, dis-je, cet ouvrage où les notions d'association (p. 8), d'universalisme et de solidarité (p. 207—208) sont si profondément expliquées, saluons-le, malgré ses erreurs, comme une œuvre magistrale, et l'une des plus philosophiques qui aient été écrites en France, en ce siècle.

E. M.

---

**Histoire générale du IV<sup>e</sup> siècle à nos jours, sous la direction de MM. LAVISSE et RAMBAUD, T. VI, Louis XIV, 1643—1715 ; Paris, Colin, 1895, gr. in-8<sup>o</sup>, 981 p., 12 fr.**

Ce tome VI est digne du précédent, dont nous avons entretenu nos lecteurs<sup>1)</sup>. Les chapitres auxquels ils s'intéresseront particulièrement sont le ch. VI, intitulé « l'Eglise catholique », par M. Chénon; le ch. VII, intitulé « les Protestants sous Louis XIV, la Révocation de l'édit de Nantes », par M. Franck Puaux; le ch. XXIV, intitulé « l'Extrême-Orient », par M. Cordier.

Le chapitre de M. Chénon sur l'Eglise catholique aurait pu être d'une importance majeure à cause de la gravité des questions. Malheureusement l'auteur ne s'est pas borné à raconter objectivement les faits, encore moins à les raconter d'après les traditions nationales; il est manifeste qu'il n'a pas lu la *Correspondance de Rome* aux archives du ministère des affaires étrangères, source capitale et de premier ordre dans toute cette question. M. Chénon s'est placé au point de vue ultramontain pour apprécier les personnes et les choses. Il ne se doute pas que l'ultramontanisme, qui est sa norme comme historien, est le contraire du catholicisme de l'ancienne Eglise indivisée. Il ignore certainement les origines de cet ultramontanisme, qu'il confond naïvement avec le christianisme. Toute son étude, partielle et erronée, est à refaire, ou à peu près.

En revanche, celle de M. Puaux est très juste et très intéressante. Peut-être l'auteur a-t-il trop glissé sur la part qui revient aux jésuites et à M<sup>me</sup> de Maintenon dans l'expulsion des protestants. Il a surtout insisté sur l'influence néfaste que le clergé gallican a exercée sur Louis XIV. Il a bien fait, car elle n'est pas assez connue. On s'imagine souvent que gallicanisme et libéralisme sont synonymes; c'est une erreur. Les gallicans, sans doute, ont été les défenseurs des libertés de leur Eglise contre les empiètements des jésuites et des papes; mais c'est tout. Ils n'ont pas connu, au XVII<sup>e</sup> siècle, d'autre liberté que celle de leur propre intérêt. On l'a bien vu dans leur attitude envers les protestants. Au lieu de se liguer avec ceux-ci pour anéantir l'ultramontanisme, leur ennemi commun, ils ont commis la faute impardonnable d'exagérer

---

<sup>1)</sup> Voir la *Revue*, 1895, n<sup>o</sup> 12, p. 778—782.

les erreurs et les torts des protestants, de les pousser à bout et de chercher à les annihiler, pour faire plaisir à Rome et pour obtenir des concessions des papes. Telle a été aussi la tactique de Louis XIV, ainsi que la tactique d'Arnauld, des évêques Pavillon et Caulet, qui, pour tâcher d'adoucir Louis XIV et pour plaire à Innocent XI, ont exagéré la lutte contre le protestantisme et contre les protestants. Le châtement a suivi de près la faute. L'exemple de cette fausse tactique devrait aujourd'hui ouvrir les yeux aux ennemis de Rome et du jésuitisme; *ex viribus unitis*.

On lira avec intérêt ce qui est dit des rites malabares et des rites chinois.

Bref, cette œuvre magistrale se poursuit avec succès et avance très dignement vers son terme; les chapitres sur les lettres, les arts et les sciences, sont particulièrement remarquables. Je n'ai pas à la recommander, parce qu'elle s'impose d'elle-même à toutes les bibliothèques sérieuses. E. M.

---

## II. Deutsche Bibliographie.

**Apologie des Christentums.** Von Dr. PAUL SCHANZ, Professor der Theologie an der Universität Tübingen. Erster Teil: Gott und die Natur. Zweite, vermehrte und verbesserte Auflage. Freiburg i. B., Herdersche Verlagshandlung. 1895. VIII u. 668 S. 8°. (Preis M. 7. —, gebunden M. 8. 80.)

Die 2. Auflage, in welcher der 1. Band des bekannten und geschätzten Werkes des gelehrten Tübinger Dogmatikers hier vorliegt, ist, wie der Titel verspricht, eine in der That sehr stark vermehrte; aus den 354 Seiten der 1. Auflage von 1887 sind jetzt 659 Seiten Text geworden. Der Verfasser hatte sich in der 1. Auflage absichtlich möglichst knapp gefasst; seither hatte er sich überzeugt, „dass eine ausführlichere Darstellung und eine genauere Gliederung des Beweisverfahrens unter Beibehaltung der leitenden Gesichtspunkte einem allgemeinen Bedürfnisse entgegenkommen“. Der Verfasser wird dafür, dass er sich zu dieser umfassenden Erweiterung des Werkes entschlossen hat, gewiss auf den Dank aller derjenigen rechnen dürfen, die

dasselbe in wissenschaftlichem Interesse benutzen. Prinzipielle Änderungen sind nicht vorgenommen worden, und die gesamte Anordnung und Einteilung im ganzen ist mit Recht dieselbe geblieben; innerhalb der einzelnen Paragraphen ist aber durch eingeführte äusserliche Gliederung eine grössere Übersichtlichkeit hergestellt worden. Der Text der 1. Auflage ist im grossen und ganzen unverändert in die neue Auflage herübergenommen, aber durch zahlreiche Zusätze und Einschaltungen erweitert und vervollständigt worden.

Schon § 2, die Geschichte der Apologetik, ist besonders für die neue Zeit vielfach erweitert worden. Dieser Paragraph giebt im Rahmen einer gedrängten Übersicht eine vortreffliche Darstellung der durch die jeweiligen Zeitströmungen bedingten Ziele und Richtungen der Apologie des Christentums in den verschiedenen Perioden, mit reichen Litteraturangaben. Eine bessere kurzgefasste Darstellung der Geschichte der Apologetik seit Drey giebt es nicht; dabei hat die von Schanz den natürlichen Vorteil, dass sie bis auf die Gegenwart reicht, und dass darin neben dem umfangreichen Werk von Karl Werner auch die Ergebnisse der neuesten Forschungen berücksichtigt sind.

Sehr erweitert wurde sodann zunächst § 4: „Die Religion und der Mensch“, wo über den allgemeinen Begriff der Religion gehandelt wird, und falsche Begriffe über Wesen und Entstehung derselben in der Menschheit widerlegt werden. — Überhaupt ist keiner der 19 Paragraphen der 1. Auflage ohne zahlreiche Zusätze geblieben.

Vor allem aber sind diejenigen Abteilungen, welche sich mit dem organischen Leben auf der Erde beschäftigen und sich vom Standpunkte des Gottesglaubens und des christlichen Schöpfungsbegriffs mit der Naturwissenschaft auseinandersetzen, ebenfalls sorgfältig überarbeitet und durch zahlreiches naturwissenschaftliches Detail erweitert worden, mit Berücksichtigung der neuesten Forschungsergebnisse. Neben Reuschs „Bibel und Natur“ dürften diese Gegenstände von theologischer Seite nirgends besser dargestellt sein. Schanz ist durch seine umfassenden Kenntnisse auf dem Gebiete der Naturwissenschaften und in der naturwissenschaftlichen Litteratur auch besonders zu einer solchen Darstellung befähigt. Dass er die Interessen der Theologie dabei zu einseitig vertrete, wird ihm auch von nicht theologischer Seite nicht vorgeworfen werden können;

er lässt vielmehr der Naturwissenschaft in ihrem eigenen Gebiete den freiesten Spielraum und macht ihr, soweit es ohne Beeinträchtigung des Dogmas geschehen kann, die weitgehendsten Zugeständnisse (da und dort vielleicht mehr, als im Hinblick auf die Unsicherheit mancher angeblichen Resultate der Naturwissenschaft nötig gewesen wäre, worüber ich freilich nur als Theologe urteilen kann); mit um so mehr Recht kann er dann verlangen, dass auch die Naturwissenschaft an den Grenzen ihres Gebietes Halt mache und sich keine Entscheidung über Dinge anmasse, die über ihre Kompetenz hinausgehen.

Nach den §§ 6—11, aus denen sich als Resultat der kosmologische, teleologische und moralische Gottesbeweis ergibt, hat die neue Auflage einen ganz neuen § 12: „Dasein und Wesen Gottes“, eingefügt, als spekulative Ergänzung der vorausgehenden Paragraphen.

Vielfach erweitert sind auch die folgenden Abschnitte bis zum Schluss, über die Seele, den Monismus, die Schöpfung, Geschichte der Erklärung des Hexaëmeron, das Ptolemäische und Copernikanische Weltsystem, Einheit und Alter des Menschengeschlechts, die Sündflut.

Dass die Anmerkungen und Litteraturnachweise jetzt unter dem Text stehen, statt der früheren Zusammenstellung jeweils am Ende der einzelnen Paragraphen, ist für die Benutzung des Werkes sehr angenehm. — Den Schluss des Bandes bildet jetzt ein specielles Sachregister über diesen ersten Band.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

---

**Enchiridion theologiae dogmaticae generalis.** *Auctore D<sup>ro</sup> FRANCISCO EGGER, Ecclesiae cathedralis Brixinensis scholastico ac seminarii clericalis rectore. Ed. 2. Brixinae, typis et sumtibus Wegerianis, 1895. VIII u. 660 S. 8°. (Preis M. 7. 20.)*

Das vorliegende Buch ist, wie die specielle Dogmatik desselben Verfassers, aus den Vorlesungen desselben am Seminar in Brixen hervorgegangen und zunächst als Lehrbuch für österreichische theologische Lehranstalten bestimmt. Da es schon nach 2 Jahren in 2. Auflage erscheint (1. Auflage 1893), hat es sich offenbar für diesen Zweck als brauchbar erwiesen. Mit

dieser Bestimmung des Buches hängt auch die neuscholastische Methode desselben und die lateinische Sprache zusammen, die durch die in Österreich geltenden Vorschriften bedingt ist. Der Unterzeichnete teilt die Ansicht des Verfassers nicht, dass die scholastische Methode für die Behandlung der Dogmatik und Fundamentaltheologie die beste sei auch für die Bedürfnisse unserer Zeit, und dass die lateinische Sprache dafür geeigneter sei als die Muttersprache des Dogmatikers und besser vor Irrtümern schütze (S. 637 f.); damit will er aber die relative Berechtigung dieser Methode und Form neben andern auch nicht in Abrede stellen.

Das Buch behandelt nach einer allgemeinen Einleitung über die Theologie im allgemeinen, über Begriff, Gegenstand und Prinzipien derselben, über die loci theologici, über die theologischen Disciplinen und über die Methode, den Stoff der Fundamentaltheologie in fünf Traktaten: I. Von der Offenbarung (Religion und Offenbarung); II. von der Tradition (Existenz, Kriterien, organische Entwicklung derselben); III. von der heil. Schrift (Autorität derselben, Kanon, Authentie der Vulgata, Auslegung der hl. Schrift); IV. von der Kirche Christi (Einsetzung, Wesen, Eigenschaften der christlichen Kirche; die katholische Kirche als die von Christus eingesetzte; über die römisch-katholische Kirche und den Primat); V. vom Glauben und der religiösen Erkenntnis. Massgebend sind dem Verfasser für die Behandlung dieser Gegenstände besonders die dogmatischen Dekrete des Vatikanischen Konzils, erläutert durch die Referate der Glaubenskommission, besonders diejenigen des Bischofs Gasser von Brixen. Von neuern Theologen neuscholastischer Richtung schliesst er sich besonders an Franzelin und Kleutgen an; und unter den Scholastikern ist natürlich Thomas von Aquino am meisten benutzt. Daneben werden jedoch auch die Väter berücksichtigt, besonders Augustinus. Für die Lehre von der Kirche (Universalepiskopat, Unfehlbarkeit) ist natürlich das Vatikanum ganz die massgebende Autorität, wodurch auch die Lehre von der Tradition mehrfach beeinflusst wird. Die Gründe, welche für diese Lehren gewöhnlich vorgebracht werden, werden hier vollständig, klar und übersichtlich dargestellt und die Einwendungen kurz beantwortet. Eine bessere Begründung hat die vatikanische Lehre dadurch allerdings nicht erhalten, und von der eigentlichen Bedeutung der Gegengründe, welche die ka-



tholische Opposition dagegen vorgebracht hat, erhält der unerfahrene Leser gar keinen Begriff; ausdrücklich genannt wird unter den Gegnern nur Döllinger; die gründlichste theologische Beleuchtung des neuen Dogmas, das Werk von Langen über das Vatikanische Dogma, scheint der Verfasser nicht zu kennen. — Mit dem neuscholastischen Standpunkt des Verfassers hängt es auch zusammen, dass die verdienstvollsten katholischen Theologen, welche diesen Standpunkt nicht teilen, gern in ihrer Orthodoxie verdächtigt werden, und zwar nicht nur solche, gegen welche von Rom aus Censuren ausgesprochen wurden, wie Hermes und Günther, sondern auch andere, mit Vorliebe Hirscher (dass dieser kein „Semirationalist“ war, können auch solche, welche mit seinen Schriften selbst weniger vertraut sind, aus meinen Abhandlungen über ihn in dieser Zeitschrift sehen), gelegentlich auch Klee und Staudenmaier. Einmal geht er sogar so weit, im Anschluss an einen Ausspruch des Melchior Canus, die Abneigung gegen die Scholastik als aller Laster Anfang hinzustellen, S. 221: „Certe errores Lamennaisii, Bautainii, Giobertii, Hermesii, Güntheri et hisce temporibus aberrationes Antiquo-catholicorum contemptui scholae non minimum sunt ascribendi.“ Ich bin durchaus nicht der Meinung, dass die grossartige geistige Arbeit, welche die Scholastik in ihren bedeutenderen Vertretern geleistet hat, gering geachtet oder ignoriert werden soll; nur sollten die modernen Anhänger derselben sich auch vor allzugrosser Einseitigkeit hüten.

In weitere Auseinandersetzungen über prinzipielle Differenzen kann ich mich hier nicht einlassen. Zum Schluss will ich jedoch nicht unterlassen, auf die Vorzüge des Buches vor manchen weitläufigeren Werken neuscholastischer Richtung hinzuweisen, auf die kurze und übersichtliche Zusammenfassung des Stoffes und die klare und präzise Darstellung des einzelnen.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

---

**Die Apokalypse und ihre neueste Kritik, dargestellt von ARTHUR HIRSCHT.** (*Von der theol. Fakultät zu Berlin mit dem königl. Preise gekrönt.*) Leipzig 1895. August Neumanns Verlag (*Fr. Lucas*). XII u. 175 S. 8°. (Preis M. 2. 80.)

Die Schrift beschäftigt sich vom konservativen Standpunkt mit den zahlreichen Schriften, die sich seit dem Anfang des

letzten Jahrzehnts mit der Apokalypse mit der Tendenz beschäftigt haben, das Buch in eine Anzahl von jüdischen oder christlichen Quellenschriften auseinanderzureissen. Neu ist die Hypothese an sich bekanntlich nicht, sondern schon früher aufgetaucht und widerlegt worden; bei der gegenwärtigen Beliebtheit dieses Sports in der protestantischen Theologie ist es aber nicht zu verwundern, dass dieselbe sich auch mit Macht wieder auf die Apokalypse geworfen hat, seit Völter in seinem zuerst 1882 erschienenen Buche den Anstoss dazu gab, so dass sich seither schon eine ganze Litteratur über die Frage gebildet hat. Einig sind die Kritiker allerdings nur in der Tendenz und in der Negation, während ihre positiven Hypothesen nach den denkbar verschiedensten Richtungen auseinandergehen. Der Verfasser der vorliegenden Schrift stellt sich also die Aufgabe, „den gegenwärtigen Stand der ganz neuen Erklärungsversuche vor Augen zu führen und in kurzen Bemerkungen auf ihre Schwächen und Vorzüge hinzuweisen“, zu untersuchen, „ob das sachliche Verständnis des Buches durch das von der Kritik Erarbeitete gefördert worden ist“. Er behandelt zu diesem Zweck die Hypothesen von Völter, Weizsäcker, Vischer, Weyland, Sabatier, Schoen, Spitta, P. Schmidt, Erbes; in der Vorrede nachträglich noch die neuesten von Rauch und Gunkel. Zuerst werden die verschiedenen Hypothesen in einer Übersicht angeführt, die durch übersichtliche Tabellen erleichtert wird; dann werden im Detail die einzelnen Kapitel durchgegangen, und zu jedem Vers bemerkt, was etwa für neue Meinungen darüber vorgebracht worden sind. Die sehr fleissige Zusammenstellung wird allen von Nutzen sein, die sich über diese Frage orientieren wollen, ohne dabei Zeit oder Lust oder den Beruf zu haben, sich durch die ganze Litteratur selbst durchzuarbeiten. Die mit Aufwand von so viel Scharfsinn vorgebrachten und doch so durchaus haltlosen Hypothesen werden im ganzen und im einzelnen gut widerlegt. In einer besondern Untersuchung am Schluss (S. 166 ff.) wird auch nachgewiesen, dass die angeblichen sprachlichen Verschiedenheiten, welche einzelne von den Kritikern für ihre verschiedenen „Quellen“ annehmen, in Wirklichkeit nicht existieren. (Auf die Unmöglichkeit der ganzen Hypothese bei der frühen und guten Bezeugung der Apokalypse als eines Werkes des Apostels Johannes hatte übrigens schon nach den ersten Versuchen Völters *Zahn* sehr gut hingewiesen,

Zeitschr. f. kirchl. Wissensch. u. kirchl. Leben, 1885, S. 523 ff.) Mit der Kritik der „Kritiker“ eine ins einzelne gehende positive Erklärung der Apokalypse zu verbinden, lag nicht in der Absicht des Verfassers. Wohl aber stellt er vor der Besprechung der einzelnen Kapitel oder grösseren Hauptabschnitte seine positive Ansicht über Zweck und einheitliche Gliederung des ganzen den neuen Hypothesen entgegen, und lässt sich immerhin auch auf manche Einzelheiten näher ein. Ich muss es mir versagen, auf einzelnes einzugehen, möchte aber doch der Ansicht Ausdruck geben, dass der Verfasser manches an seiner positiven Auffassung wohl modifiziert haben würde, wenn er auch die frühere Litteratur über die Apokalypse in weiterem Umfange dabei berücksichtigt hätte; auch aus der von ihm gänzlich ignorierten katholischen Litteratur hätte er wohl manches lernen können. Im ganzen aber und ihrer Hauptbestimmung nach dürfte die Schrift auch für weitere Kreise nützlich sein, die oft nur allzu geneigt sind, sich durch die Behauptungen einer rein willkürlichen und subjektiven Bibelkritik imponieren zu lassen. Es ist auch heute noch wahr, was z. B. ein Gelehrter, der sich an kritischem Scharfblick und auch an ästhetischem Sinne noch mit jedem modernen „Kritiker“ messen kann (*Hug*, Einleitung in das N. T., 4. Aufl., II, S. 525), von dem „wohlüberdachten Plan und kunstreichen Gliederbau“ der Apokalypse, von der „schönen Symmetrie in ihrer Anlage und von ihrem feinen Organismus“ gesagt hat.

Prof. Dr. F. LAUCHERT.

---

**Die geschichtliche Stellung und Aufgabe des deutschen Altkatholizismus.** Von \*.\*. Leipzig, Verlag von Friedrich Jansa. 1895. 68 S. 8°. (Preis M. —. 65.)

Der Zweck der vorliegenden Schrift ist, nachdem die durch das Vatikanische Konzil veranlasste altkatholische Bewegung eine 25jährige Geschichte hinter sich hat, ohne weitere theologische oder kirchenpolitische Erörterungen „einen rein historischen Rückblick auf die letzten 25 Jahre und auf die wichtigsten Punkte der Entwicklung des Altkatholizismus zu geben“. Nach einer kurzen Vorgeschichte des Vatikanischen Dogmas im Anschluss an Friedrich, Huber und den „Janus“, sowie einer

Übersicht der entgegengesetzten, antijesuitischen Strömung in der katholischen Kirche bis 1870, wird eine kurzgefasste Geschichte der inneren Entwicklung des Altkatholizismus in Deutschland seit dem Münchener Kongress nach den offiziellen Quellen gegeben. Mit Rücksicht auf den bekannten Brief Döllingers an den verstorbenen Pfarrer Widmann wird nach drei Seiten betrachtet, wie der Altkatholizismus die dreifache Aufgabe bis jetzt gelöst hat, die er sich selber stellte, nämlich: 1) Zeugnis zu geben für die altkirchliche Wahrheit gegenüber der Vatikanischen Neuerung, 2) die Kirche von Missbräuchen zu reinigen, 3) die Wiedervereinigung der getrennten Kirchen vorzubereiten. Bei ihrer objektiven und quellenmässigen Zusammenstellung alles Wesentlichen in engem Rahmen wird die vortreffliche kleine Schrift allen Altkatholiken sehr willkommen sein, besonders weitem Kreisen, denen die offiziellen Publikationen und das grosse aktenmässige Werk v. Schultes nicht zur Hand sind. Auch Angehörigen anderer kirchlicher Gemeinschaften, seien es nun römische Katholiken oder Protestanten, könnte dieselbe nützliche Dienste leisten zur Gewinnung richtigerer Begriffe über den Altkatholizismus, als man sie in der Regel findet.

F. L.

---

**Die internationale Seite der päpstlichen Politik und die Mittel der Abwehr.** Von Professor Dr. NIPPOLD. (*Flugschriften des Evang. Bundes, 115—118.*)

Durch die Freundlichkeit des Herrn Verfassers wurde es uns ermöglicht, in die Druckbogen dieser demnächst erscheinenden Schrift einen Blick zu werfen. Der reichhaltige, an mannigfachem Interesse reiche Inhalt derselben ist schon aus einer kurzen Inhaltsübersicht ersichtlich. Der 1. Teil: „Die internationale Seite der päpstlichen Politik“, nimmt seinen Ausgang von der sog. Katholikenversammlung des Jahres 1895 in München, bespricht sodann die internationalen Kundgebungen Papst Leos XIII., die Niederlage des Deutschen Reichs im Kulturkampf und deren Folgen, die päpstliche Politik als Erneuerung des römischen Imperiums, endlich die einzelnen Mittel der päpstlichen Politik in der Gegenwart. Dem stellt der 2. Teil „die religiösen Mittel zu internationaler Abwehr“ gegenüber. Zunächst weist er auf „die typische Bedeutung der Revue

internationale de Théologie“ hin, um dann im Gegensatz zu den „falschen Stützen in den politischen Faktoren“ „die religiösen Mächte der göttlichen Offenbarung in den papstfreien Kirchen“ zu besprechen, die nacheinander vorgeführt werden. Unter den „Propheten des internationalen Martyriums“ hat der Altkatholizismus seine Stelle gefunden. Betrachtungen über „die Einwirkung der kirchlichen Verständigung auf die ausserkirchlichen Kreise“ und über „Nachfolge Petri oder Nachfolge Christi“ machen den Schluss.

Mit besonderem Dank gegen den hochgeschätzten Herrn Verfasser erwähnen wir seine freundliche Besprechung unserer Revue. Von der Erwähnung des kirchenhistorischen Aufsatzes des serbischen Bischofs Nikanor Ruzitschitsch ausgehend, fährt er fort: „Die feste Grundschicht jener — von dem charakterfesten französischen Gelehrten Michaud redigierten — Revue haben unsere deutschen, unsere schweizerischen, unsere holländischen, unsere österreichischen Altkatholiken geliefert, allen zuvor Döllingers Lebensfreund Reusch und die Bischöfe Reinke und Herzog. Aber schon in den bisher erschienenen zwölf Heften finden Sie daneben eine Reihe der hervorragendsten englischen, griechischen, russischen, armenischen Bischöfe und Professoren. Sie können aber ebensogut Auseinandersetzungen zwischen dem Anglikaner Lias und dem russischen General Kirejew über die zwischen ihren beiden Kirchen streitigen Punkte verfolgen, wie über das Wechselverhältnis von Protestantismus und Katholizismus (Katholizismus auch in der altkatholischen Form), zwischen unserem Professor Beyschlag und seinem Kollegen Langen in Bonn. Alle diese Arbeiten jedoch sind heute für mich einfach nur Typen für das, was wir in Zukunft nötig haben, und was ich nun in einer einzigen These dahin zusammenfassen möchte: Pflege freundschaftlicher Wechselbeziehungen zwischen allen papstfreien Kirchen des Erdenrundes. Denn nur auf diesem Wege kann der internationalen Politik der päpstlichen Kurie die internationale Pflege der Religion gegenüberreten.“

---

### III. English Bibliography.

**The Acts of the Apostles.** *With Introduction and Notes* by T. E. PAGE, M. A., and A. S. WALPOLE, M. A., London 1895.

Some years ago Mr Page published a small edition of the Greek Text of the Acts with brief exegetical notes. He adopted the Text of Westcott and Hort, and his notes, while they avoided all questions of doctrine or controversy, contained in brief space a great deal of thorough scholarship. They formed in fact by far the best work on the Acts in English. The Notes have now been adapted to the Authorised Version by Mr Walpole, and Mr Page has added a short Introduction. Mr Page fully accepts the Lucan Authorship of the book and regards its aim as primarily historical. He has no sympathy with any of the elaborate tendency theories that have been propounded to explain its origin and object and assigns it to a date soon after A. D. 70. Coming from a scholar whom no one can accuse of any prejudice in favour of orthodox Theories, this is very reassuring and is one of the many signs that Tubingen has had its day and that the views of the New Testament held by the Church still keep the field in spite of the attacks made on them.

A criticism of particular parts of a book like this would not be of much interest to the readers of the Revue. On that head I merely note that Mr Page seems to accept the theory put forth by Prof. Ramsey in his book on the "Church and the Roman Empire" and supported there with much skill and learning that Galatia is to be understood of the Province and not of Galatia proper, and that the Churches of Galatia to whom S. Paul wrote are the Churches in the district round Derbe and Lystra and not, as usually supposed, Churches founded in the northern Galatia. My reason for drawing attention to the book is rather that it is one of the many signs of the efforts that are being made today to bring a true knowledge of the Bible home to Englishmen. For three and a half centuries the Bible has been freely circulating in this country in the vulgar tongue. The Church of England has given the Bible its true place in relation to the Church. She has enjoined on her ministers in the most solemn way that they are to teach nothing as "necessary to salvation" but what can either be drawn from the pages of Holy Writ or may be proved thereby. She has challenged all

men to test her teaching by the inspired writings. She feels that she has nothing to fear from that test, that the honest application of it must end in setting forth Catholic truth in a clearer light. But this position plainly brings with it the enormous responsibility of instructing those who are to apply this test so that they may not be carried away by ignorance, and pervert, instead of understanding, the sacred writings which they read.

The responsibility is great, but the Church of England assuredly is not shrinking from it. The result must be in the course of time that the religion of the mass of the people will become intelligent and to some extent founded on a basis of reason and not as is too often the case now—and I believe to a much greater extent in Roman Catholic countries than with us—a matter of mere habit and tradition.

A. J. C. ALLEN.

---

**The Official Year-Book of the Church of England. 1895.** *Issued with the sanction of the Archbishops and Bishops of the English, Irish and Scottish Churches by the Society for the Promotion of Christian Knowledge.*

Some time ago in the pages of the *Revue* I drew attention to some books that give an idea of what the Church of England is doing in the Mission field all over the world: in the present article I wish to speak of a book which will convey to those who study it a very fair idea of what she is doing at home. The Year-Book was commenced in 1883 and has been issued ever since. It is a stout Octavo of over 700 closely printed pages and is filled with statistics and other information as to the organisation and work of the Church. There are sections of the work devoted to accounts of the Churches of Ireland, Scotland, America and to the Missionary Organisation of the Anglican Communion throughout the world. Mission work also appears in the accounts that are given of the great Missionary Societies and other organisations. Of course no handbook of the Church could make any claim to completeness if it did not enter on these subjects; but as I have spoken of them before I shall omit them now and confine myself to the part dealing directly with the home work of the Church in England.

At the beginning are six very closely printed pages of figures which give a statistical view of all the many branches of Church Work that are going on in the country. These relate to England and Wales only, and the Diocese of Truro which includes the County of Cornwall does not appear, as no returns were received from it. From these pages it appears that the population to be dealt with is about 30,000,000. To minister to this number there are about 20,000 clergy engaged in active work. Of these 13,500 are incumbents of parishes and the rest Assistant Curates. This gives about one Priest to every 1500 people and if the population and the clergy were pretty uniformly distributed, this would be a fairly sufficient supply. But the distribution is far from uniform. In the country districts the parishes are often very small and of late years, owing to the depression in agriculture and the increased use of machinery in farming operations, the population has been growing steadily less while the great towns have gone on increasing at a rate that is in some cases appalling and has made the problem of providing Church privileges for them one of extreme difficulty. Immense efforts have been made to meet the difficulty. In eleven years 1882—1892, nearly £ 14,000,000 was spent on Church Building and Restoration, the Endowment of Benefices and the providing of Parsonage Houses and Burial Grounds. In many Dioceses Diocesan Funds have been started under the direction of the Bishops and large sums are contributed to them annually for the purpose of helping on in all ways the work of the Church in the poor and rapidly increasing parts of the Dioceses. Of these the Bishop of London's Fund leads the way. In 1893 the income was £ 26,384 and the income of another Fund raised for work in the East End of London was £ 18,382. These Funds are used for the purpose of making grants towards the Building of Churches and Mission Rooms, the maintenance of Schools and the providing of stipends for the assistant Clergy. The last object is the one that receives the largest share of help. For the same purpose two general Societies were formed about 60 years ago. Of these the Church Pastoral Aid Society raised in 1894 £ 55,326 and the Additional Curates' Society £ 76,960. Grants are made by these Societies to different Parishes not to pay the whole stipends of the extra Clergy but to help in doing so. Thus every grant given by them means



that a considerable sum in addition is raised from local or other sources to meet it. The success that has attended these efforts may be gathered from the fact that in the Dioceses of London, Manchester and Worcester—to select three of the Dioceses which include the greatest aggregations of town populations—the proportion of clergy to population is now one to 2,700, one to 3,100 and one to 1,700 respectively. But besides the increase in the number of Clergy much has been done lately in the direction of developing Lay agency. The Bishops have for some time granted Licences to properly qualified laymen to help in holding Mission Services, visiting from house to house etc. There are now many of these men at work and their help is found to be very valuable. Many Dioceses too have formed Lay Helpers Associations with a view of developing the sense of brotherhood amongst those who in any way take an active interest in the work of the Church and also of calling forth such interest. The number enrolled in the London Association is between 6,000 and 7,000 and when it is remembered that membership is confined to men it will be seen that this represents an immense amount of lay interest and lay work.

The Church has been making great efforts too in other ways less distinctly parochial than the above to strengthen her hold on the people and bring back to the Catholic faith those who are alienated from it either through indifference or dissent. Of these efforts the one that will probably be of most interest to the readers of the *Revue* is the great revival of Sisterhoods that has taken place in recent years. After the suppression of the Monasteries in the time of Henry VIII the idea of community life quite disappeared from the Church of England till it was revived under the influence of the late Dr Pusey. At Easter 1845 the first Sisterhood was opened with two Sisters in a poor part of the West of London. This was followed in a few years by Sisterhoods at Plymouth, Clewer and Wantage and in spite of much opposition and prejudice Sisterhoods have now become a recognised part of the organisation of the Church. The extent of the movement may be gathered from the section of the Year-Book devoted to the subject. A brief outline of the work of the Sisterhoods occupies six pages. Oxford, London and Chichester are the Dioceses that are most prominent in

the work as the largest communities have the homes there, but seven other Dioceses have Sisterhoods of their own and the work of the larger bodies, such as the East Grinstead Sisterhood, the Sisters of All Saints, St. Margaret and the Sisters of the Church, Kilburn have spread their work widely over the country. A characteristic of all these bodies is that they give themselves to active Church work of various kinds. The religious life of the sisters is not neglected and wherever they are they live under rule, but active Church work and not the contemplative Life is the primary object of them all and is carried on with great zeal and success. An effort was made a few years ago to revive Brotherhoods on the same lines, but after a flickering existence for a few months the society came to an end. There are obviously many causes which make it much easier to maintain Sisterhoods than Brotherhoods and for the latter we shall have to wait till a leader full of zeal and power is raised up amongst us.

But while the effort to form Lay Brotherhoods has thus failed, the idea of community Life has taken a certain amount of root amongst the Clergy. The Cowley Brotherhood, a Society of Priests who undertake mission and other special work, has now spread all over the country and has even reached Africa and America. In many Dioceses too Societies of Clergy have been formed who undertake special work of various kinds under the direction of the Bishop and supplement the deficiencies that necessarily attach to a purely Parochial system. These Societies are not organised on any fixed plan and it would be tedious and uninteresting to attempt to set out any of the details concerning them which may be easily found in the Year-Book. Their very variety is a sign of life shewing itself in many ways and in many manners and working out in each locality the expression that is best adapted to all the circumstances of the case. But the idea of community life has spread from the Diocese into many parishes. In large and densely populated districts the idea of working the Parish by a body of Clergy living together in a Clergy House and to a certain extent under rule has been tried with much success and the idea is likely to spread.

Closely connected with these Clerical organisations is the movement in the direction of holding Quiet Days and Retreats

for different classes. These are now numerous. Some Dioceses have a retreat every year for the Parochial Clergy, and Quiet Days for Church workers, School Teachers etc. are becoming quite common. There is always a danger—and it is one to which I believe Englishmen are specially liable—to forget the need to cultivate the individual life in the midst of the bustle of active work, whether that work is purely secular or is religious in character. Quiet Days and Retreats are the antidote that is required.

I turn now to another side of Church work which has taxed the energies and liberality of Churchmen to a very great extent indeed. I refer to Education. I do not propose to say much on Sunday Schools. These are practically universal and considerable efforts are made to secure their efficiency. They are officered by quite an army of teachers nearly all working voluntarily and no doubt they do a great deal of good, but they have their own difficulties and dangers on which I could easily enlarge if this was the time to do so. It is in the matter of Day Schools that the energy of Churchmen has been most conspicuous. The Law of 1870 requires that Schools—sufficient and efficient—shall be provided for the whole of the population. The efficiency of the schools is tested by a system of Government Inspection, and grants in aid of maintenance are made to all schools equally from the imperial taxes. The inspection takes cognisance of secular subjects only. Instruction in religion is left entirely to the local Managers. Where Schools are built by voluntary gifts and maintained by subscriptions the managers are at liberty to give any religious teaching they wish with the proviso that any parent who objects to the religious teaching in the School can withdraw his children from it. Where voluntary effort does not supply a sufficiency of Schools the rate payers are obliged to elect a School Board which has power to levy rates for the building and maintaining of the Schools that are needed. In these Schools no Formulary or Catechism belonging to any religious body is allowed to be taught and the Religious teaching is necessarily most unsatisfactory. It will I think be seen from this statement that the maintenance of Schools where definite Church Teaching can be given to the children of the poor is a difficult and expensive work. But the Church has not shrunk from it. In 1893 there

were Elementary Schools in the country containing space for the accomodation of 5,762,617 children and of this space for 2,693,841 was provided in Church Schools. In the year 1893 Churchmen raised £ 617,878 for the building and maintaining of Church Schools and from 1870 to the end of the same year they raised £ 22,049,063. This means zeal, effort and liberality and there are no signs of any failing in any of these.

Those who will turn to the pages of the Year-Book will find accounts of many other directions in which the energy of the Church finds its expression today. Choral Associations for the improvement of Church Music, Nursing Institutions, Houses of Mercy, Penetentiary, Temperance and other Societies and Agencies abound every where. For details of these I must refer to the pages of the book itself. Those who will turn to them will find sections giving an account of the Bills introduced into Parliament dealing with subjects affecting the Church, accounts of the work done by the Diocesan Conferences which meet under the direction of the Bishops to discuss questions affecting the progress of Church Work, and notices of the chief Theological and other books published during the year. There is indeed much in this book that is of great interest. What I have said will I hope shew hat the Church of England is at present very much awake and is making immense efforts to fulfil the duty that is laid upon her. I do not maintain of course that the picture is without its shadows. The Year-Book will give cause for reflection and heart searching to any English Churchman who will read it carefully and try to learn the lessons it has got to teach. He will find in it many signs of the evils wrought by the party spirit that prevails so largely—though I believe in a greatly decreasing degree—amongst us; he will find statistics which shew that the number of persons confirmed and the number of Communicants are by no means what they ought to be; he will find that the stipends of the Clergy are utterly inadequate and are a crying disgrace to the laity who accept clerical ministrations and expect a high standard of education and earnestness in the Clergy and do not provide them with a decent subsistence; he will find that there is an enormous amount of lost ground to be made up but allowing for it all he will find that the prospect is full of hope and that the

Church of England has never done her work better or been more firmly rooted in the hearts of the people than she is today.

A. J. C. ALLEN.

#### IV. Griechische Bibliographie.

Ἀπάντησις εἰς τὴν ὑπὸ τοῦ ἐπισκόπου Ῥώμης Λέοντος τοῦ ΙΓ' ἐκδοθεῖσαν ἐγκύκλιον περὶ ἐνώσεως τῶν ἐν Ἀνατολῇ Ἑκκλησιῶν. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Παρασκευᾶ Λεβάνη. 1895. 60 S. 8°.

Diese anonym in Athen erschienene Broschüre ist eine nach Form und Inhalt sehr scharfe Antwort eines griechischen Theologen auf die päpstliche Encyklika. Der Verfasser weist zunächst (S. 5 ff.) auf die zahlreichen Gewaltakte hin, welche die Päpste gegen die orthodoxe katholische Kirche des Orients seit der Zeit Nikolaus I., der die Spaltung verschuldete, begangen haben, und die so gar nicht mit der grossen Freundlichkeit harmonieren, welche der jetzige Papst gegen die Griechen zur Schau trage. Das Papsttum trete eben, je nach den Verhältnissen, in ganz verschiedener Weise auf: wo es herrscht oder wo es seine Herrschaft durch Gewalt erweitern zu können glaubt, erscheint es in der Löwenhaut; dagegen im Fuchspelz da, wo ihm die Machtmittel fehlen und wo die List weiter führt (S. 7). Wie es gegen seine Untergebenen verfährt, wo ihm die Macht zur Verfügung steht, das zeigt vor allem die Geschichte der Inquisition, die S. 7 ff. betrachtet und als der ärgste Schandfleck der Menschheit charakterisiert wird. Die Kirche Roms solle zuerst sich selber davon reinigen und rechtfertigen, ehe sie das Recht habe, die von solchen Greueln nicht befleckten Kirchen des Orients zur Vereinigung mit sich aufzufordern (S. 9 ff.).

Dagegen da, wo das Papsttum sich erst einschleichen will, tritt es mit List als Fuchs auf, und dies ist gegenwärtig seine Politik im orthodoxen Orient (S. 16 ff.). Im Abendland ist der Gebrauch der Volkssprache im Gottesdienst streng verboten und die lateinische Kirchensprache streng geboten; dagegen wird den Orientalen das grösste Entgegenkommen zu teil, sowohl in Bezug auf die kirchliche Sprache, als in Bezug auf ihre sonstigen Besonderheiten im Ritus; sie brauchen einzig

und allein den Primat und die Unfehlbarkeit des Papstes anzuerkennen. Weil man in Rom wohl weiss, dass die Orientalen sehr treu und fest an allen ihren uralten kirchlichen Gebräuchen hängen, so wäre es sehr unklug gewesen, ihnen dieselben von vornherein nehmen zu wollen; sie sollen also mit List gefangen werden: in ihrem ganzen kirchlichen Leben werde ja praktisch alles beim alten bleiben, nur die rein theoretische Anerkennung des unfehlbaren Papstes werde von ihnen verlangt. „Wenn die Sorge des Papstes für die Wiedervereinigung der Kirchen aufrichtig wäre, wenn er um eine wahre und wirkliche Wiedervereinigung der Kirchen besorgt wäre, dann müsste man ihm unbegrenzten Dank sagen, da er für das Seelenheil der ganzen Welt besorgt wäre. Aber das Seelenheil des menschlichen Geschlechts hängt von dem Genuss des ewigen Lebens ab, das ewige Leben aber wird durch die Erkenntnis des allein wahren Gottes und unseres Herrn Jesu Christi, der in die Welt gesandt wurde, erlangt und nicht durch den Primat des Papstes und seine Unfehlbarkeit. Solange der Papst die päpstliche Kirche nicht von den verschiedenen unheiligen Neuerungen reinigt, solange er glaubt, dass er dadurch die Kirchen vereinigen könne, wenn nur die andern Kirchen ihn als obersten Pontifex, Universalbischof und unfehlbaren Nachfolger des Petrus anerkennen, so ist er in einem grossen Irrtum befangen und baut auf Sand“ (S. 25 f.).

Die Mittel, durch welche der Papst jetzt seine Zwecke im Orient erreichen will, sind freilich anders geartet, als die der Inquisition, aber nur noch schlimmer. Jene folterte doch nur den Leib der ihr Verfallenen; jetzt aber wollen sie im Orient sich an den Seelen versündigen (S. 26 f.). Das wirksamste Mittel, das jetzt wieder eifrig in Anwendung gebracht wird, ist die Gründung von Schulen, die unter dem zunächst wohlthätigen und uneigennützigem Schein, nur Bildung verbreiten zu wollen, langsam und vorsichtig den jungen Leuten ihre angestammte Religion nehmen und sie für die römische Kirche gewinnen. Das Mittel ist nicht neu und trug schon früher seine Früchte. Bei den Griechen zwar, sagt der Verfasser, habe das Verfahren nicht viel Erfolg (S. 28 f.). Ein Grieche könne zwar leider aus einem Christen ein Atheist werden und alle Religion verlieren (unter dem Einfluss der schlimmeren Erzeugnisse der westeuropäischen „Civilisation“, die auch schon den Weg nach

Griechenland gefunden haben); aber dass er die Religion seiner Väter mit einer andern Religion vertausche, das komme doch in der Regel nur bei ganz herabgekommenen Personen vor, die an allem Schiffbruch gelitten haben und sich von den fremden Missionsanstalten unterstützen und erhalten lassen wollen. Bei den andern orientalischen Völkern haben leider die schlaun Versuche schon mehr Erfolg gehabt und zur Ablösung nicht unbeträchtlicher Teile von den Nationalkirchen geführt, die sich als sogenannte „unierte“ Kirchen dem Papsttum unterwarfen.

Gerade die Zugeständnisse, welche der Papst in seiner Encyklika den Orientalen mache, seien höchst bedenklich und geeignet, Misstrauen gegen ihn zu erwecken. Wenn doch im Abendlande so streng die peinlichste Uniformität in allem nach römischem Muster durchgeführt werde und dagegen im Orient orientalische und occidentalische Riten als gleichberechtigt nebeneinander bestehen sollen, so sei das eine sehr merkwürdige Inkonsequenz und müsse der unfehlbare Papst entweder da oder dort nicht richtig handeln (S. 38 f.). Zur Erklärung sehe man sich schliesslich an den bekannten Grundsatz verwiesen, dass der Zweck die Mittel heiligt (S. 49). Wenn erst einmal der Zweck erreicht und der ganze christliche Orient dem Papste unterworfen wäre, würde wohl gleich eine andere Behandlung eintreten.

Wenn der Papst wirklich eine Wiedervereinigung der Kirchen wolle, so sei der erste Schritt dazu, dass er seine Kirche von ihren Irrtümern reinige, und dass er dann zuerst die Altkatholiken wieder mit sich vereinige, durch feierliche Verwerfung der Irrlehre von seiner Unfehlbarkeit und seinem Universalepiskopat (S. 53 f.). Wenn dann schliesslich, von hier anfangend, die Wiedervereinigung der von ihren dogmatischen und sonstigen Irrtümern und Missbräuchen gereinigten und wieder wahrhaft katholisch gewordenen römischen Kirche mit der gesamten Christenheit durchgeführt sei, dann werde auch gern wieder der christliche Orient wie der Occident den Papst, nicht als absoluten Universalbischof, aber im altkirchlichen Sinne als den primus inter pares unter den katholischen Bischöfen anerkennen.

Den Schluss der Schrift bildet eine ernste Mahnung an den Episkopat der orthodoxen Kirchen des Orients, als treue Hirten

ihre Herden vor der Gefahr zu schützen und einträchtig und einmütig für den Glauben der Väter zu kämpfen. F. L.

---

Τρούφωνος Ε. Εὐαγγελίδου. Ἡ Μονὴ τῆς Σιγριανῆς ἢ τοῦ μεγάλου Ἄγρου. Μελέτη ἱστορικο-τοπογραφικῆ, ἐν ἣ καὶ περὶ τοῦ ἰδρυτοῦ καὶ ἱγουμενοῦ αὐτῆς Θεοφάνους τοῦ Χρονογράφου. Ἐν Ἀθήναις. 1895. 16 S. 8°.

Die Abhandlung giebt zunächst eine Darstellung des Lebens des hl. Theophanes Konfessor (c. 739—818), des bekannten Chronisten, der das Kloster τοῦ μεγάλου Ἄγρου bei Sigriane begründete und als Abt leitete, nach den alten Biographien und mit Berücksichtigung der neuern Litteratur. Dann beschäftigt sich der Verfasser mit der geographischen Lage von Sigriane, und stellt gegen B. Mystakides, der dasselbe auf Samothrake sucht, und gegen die Meinungen anderer fest, dass es nach den alten Quellen an der Küste Kleinasiens, im Süden der Propontis liegen muss. Er selbst hat die Gegend, wo er das Kloster suchen zu müssen glaubte, im Jahre 1892 bereist und fand bei dem jetzigen christlichen Dorfe Kursuli Überreste eines Klosters, die er beschreibt und worin er das Kloster des hl. Theophanes sieht. Endlich stellt er noch zusammen, was von der spätern Geschichte des einst sehr bedeutenden Klosters bekannt ist. F. L.

---

## V. Librairie.

- J. E. ALAUX: Théorie de l'âme humaine, essai de psychologie métaphysique; Paris, F. Alcan, 1 vol. in-8°, 1896, 10 fr. — Nous reviendrons, dans la prochaine livraison, sur cet important ouvrage.
- G. BONET-MAURY: Le Congrès des religions à Chicago en 1893; Paris, Hachette, 1 vol. in-18, 1895, 3 fr. 50.
- AUG. BOUVIER: Dernières méditations; Genève, Eggimann, in-12, 1895, 1 fr.
- A. VON GALL: Die Einheitlichkeit des Buches Daniel; Giessen, J. Ricker, 1895, in-8°, 126 S.
- D<sup>r</sup> GÜNTHER THIELE: Die Philosophie des Selbstbewusstseins und der Glaube an Gott, Freiheit, Unsterblichkeit; Berlin, C. Skopnik, 1895, in-8°, 10 M.



- H. HOLTZMANN: Theol. Jahresbericht: III. Abteil., Systematische Theologie; IV. Abteil., Praktische Theologie und kirchliche Kunst; Braunschweig, Schwetschke, 1895, 6 M.
- R. JENKINS, M. A.: The Title Deeds of the Roman Church; Folkstone, Kentfield, broch., 1895.
- W. MOLL: Die vorreformatorische Kirchengeschichte der Niederlande. Deutsch bearbeitet nebst 1) einer Polemik gegen die im I. Bande der Janssenschen Geschichte des deutschen Volkes enthaltenen kirchengeschichtlichen Irrtümer und 2) einer Abhandlung über die Bedeutung kirchengeschichtlicher Bildung für das geistliche Amt von Lic. theol. P. Zuppke, Archidiaconus. 1160 Seiten gr. 8°. Preis 18 Mark. Verlag von J. A. Barth (A. Meiner), Leipzig. — Dieses Werk ist die deutsche Bearbeitung der fünfbandigen «Kerkgeschiedenis van Nederland voor de Hervorming» des † Amsterdamer Prof. W. Moll. Dieselbe entspricht einem wissenschaftlichen Bedürfnisse, da Molls Forschungen in den deutschen Gelehrtenkreisen nur wenig bekannt sind, und auch die Eigenart seiner Geschichtsschreibung, die dem wirklichen Leben den Puls zu fühlen versteht, nur anregend auf die deutsche Geschichtsschreibung wirken kann. Namentlich besitzt das Werk Molls einen hohen Wert für die Beurteilung der kulturellen Zustände und der kirchlichen Lage in der Zeit des ausgehenden Mittelalters. Dass die ultramontanen Autoren hier mit ihrer Auffassung vielfach im Unrecht sind, geht aus Moll schlagend hervor. Der deutsche Bearbeiter hat in einer einleitenden Abhandlung nachgewiesen, wie wichtig das Werk für die wissenschaftliche Selbstbehauptung des Protestantismus ist. Ebenso hat er dem Werke noch einen Aufsatz über die Bedeutung kirchengeschichtlicher Bildung für das geistliche Amt vorangeschickt, in dem er auf die reichen Schätze des Mollschen Werkes aufmerksam macht. Ausserdem sind für die deutsche Bearbeitung noch andere holländische Werke benutzt worden.
- M. PERROD: Guillaume de St. Amour, l'université de Paris et les ordres mendiants au XIII<sup>e</sup> siècle; Paris, Firmin-Didot, in-8°, 1895.
- E. PETAVEL-OLLIFF: Thèses synthétiques sur la divinité de J.-C.; Genève, Burkhardt, broch., 1895.

L. PETIT DE JULLEVILLE: L'idée de Dieu et la poésie; Paris, André, broch., 1895, 50 cent.

GUY DE PIERREFEU: Le Clergé fin-de-siècle; Paris, Dentu, in-18, 1895, 3 fr. 50.

CHARLOTTE DE POMPONNE: Journal d'une Elève de Port-Royal (oct. 1678 — mai 1679); Paris, Ollendorf, in-18, 1896, 3 fr. 50.

Protokoll über die XXI. Session der Nationalsynode der christkatholischen Kirche der Schweiz (9. Sept. 1895 zu St. Gallen); Laufen, Vonburg'sche Buchdruckerei, 1895.

Le Rev. archimandrite SERGE (Athènes): La Doctrine orthodoxe du salut; in-8°, 1895, 259 p. — La Question du salut personnel; broch., 1895. — Ces deux publications sont en russe. Nous en rendrons compte dans notre prochaine livraison.

J. WATTERICH: Der Konsekrationsmoment im heiligen Abendmahl und seine Geschichte; Heidelberg, C. Winter, 1896, in-8°, 340 S., 11 M. — (Sehr wichtig.)

---

## A NOS AMIS.

Que MM. les abonnés à la *Revue internationale de Théologie* veuillent bien nous permettre d'appeler leur attention sur la nécessité de répandre cette *Revue* pour le succès de la cause de l'Union des Eglises vraiment chrétiennes. Des questions très importantes sont encore à l'étude, et la mission de la *Revue* n'est pas terminée. Que chaque abonné veuille bien lui trouver un nouvel abonné, et sa situation matérielle sera définitivement assurée, ce qu'elle n'est pas encore. La Direction redoublera d'efforts, s'il est possible, pour augmenter l'intérêt de ses travaux, tout en restant fermement dans le programme et dans l'esprit même de sa fondation. Elle pense que tous nos amis liront avec satisfaction le compte-rendu suivant, qui lui parvient à l'instant, des livraisons 11 et 12, par M. le professeur Lopuchin, directeur de la *Lecture chrétienne* (St-Pétersbourg) que nous prions de vouloir bien agréer tous nos remerciements.

„Die hochgeschätzte altkatholische Zeitschrift fährt wie früher fort, der von ihr übernommenen Aufgabe zu dienen, der Erklärung der interkonfessionellen Beziehungen, als notwendige Bedingung für die vorbereitete grosse Aufgabe der Wiedervereinigung der christlichen Welt. In den zwei letzten Heften, die den 3. Jahrgang schliessen, sind nicht wenige höchst interessante Artikel enthalten, unter denen zu bemerken sind der Artikel von Prof. Langen über „die katholische Opposition gegen das unfehlbare Papsttum“, wo der Gedanke durchgeführt wird, dass weder der römische Katholicismus noch der Protestantismus Garantie bietet für eine normale religiöse Entwicklung; der Artikel eines Orthodoxen: „Rome et l'Orthodoxie“, worin die Versuche des Papsttums zur Unterwerfung des orthodoxen Russlands einer Kritik unterzogen werden, mit Rücksicht auf den bekannten Artikel in der Revue des Deux Mondes; der Artikel von Anglicanus: The English Church and her relations to Rome; Bischof N. Ruzitschitsch über „das kirchlich-religiöse Leben bei den Serben“; und besonders die Reihe von Artikeln von Prof. Michaud: Etudes sur la latinisation de l'Orient. In diesen letzten Artikeln werden auf Grund bisher unveröffentlichter Dokumente die Ränke enthüllt, zu welchen der Vatikan zur Unterwerfung des orthodoxen Orients seine Zuflucht nahm, — eine alte, aber ewig neue Geschichte, die sich auch jetzt wiederholt in den mit süssen Worten an die unabhängigen Kirchen ergehenden Einladungen in den Schoss der alleinseligmachenden Herde des römischen Pontifex Maximus. Bei Gelegenheit werden wir ausführlicher auf dieses interessante Blatt aus der Geschichte der Eingriffe Roms in den Orient zurückkommen. Ausser den genannten Artikeln ist in den Heften noch viel anderes interessantes Material enthalten, das Zeugnis ablegt von dem lobenswerten Bestreben der Redaktion, ihre Zeitschrift nicht nur zu einer angenehmen, sondern auch höchst interessanten Lektüre für ihre verschiedensprachigen Leser zu machen. Überhaupt verdient die Zeitschrift in hohem Masse die thätige Unterstützung aller, denen die Interessen der von ihr vertretenen wichtigen Bewegung wertvoll sind.“

